Document generated on 04/23/2024 2:53 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Jean-Yves Soucy : les ramifications du désir

Martin Thisdale

Number 25, Spring–February 1991

Erreur sur le numéro

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3342ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Thisdale, M. (1991). Jean-Yves Soucy : les ramifications du désir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (25), 79–84.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jean-Yves Soucy : les ramifications du désir

Martin Thisdale

***L'Étranger au ballon rouge*, contes, Montréal, Les Éditions La Presse, 1981, 157 p.**
***Les Esclaves*, nouvelles, Montréal, Les Herbes rouges, 1987, 50 p.**
***Amen*, nouvelle, Montréal, Les Herbes rouges, 1988, 63 p.**
***La Buse et l'Araignée*, récits, Montréal, Les Herbes rouges, 1988, 214 p.**

L'érotisme occupe une place prépondérante dans l'oeuvre de Jean-Yves Soucy. Le traitement violent dont fait l'objet la sexualité détermine la fonction du désir dans le corpus. Domination et possession marquent les relations amoureuses des personnages, narratrices et narrateurs dont la complexité, le paradoxe et l'intériorité constituent autant de traits caractériels. Du fantasme le plus primaire et le plus stéréotypé à l'inceste et à la pédophilie en passant par le sado-masochisme, le désir est systématiquement le lieu et l'expression d'un pouvoir dont l'homme n'a toutefois pas l'apanage, hypothèse que nous nous proposons de valider. Ainsi, nous examinerons les manifestations du désir à travers deux nouvelles, « Les esclaves » et « Amen », deux récits extraits de *La Buse et l'Araignée*, puis dans la nouvelle « M. Thouin » extraite d'un recueil intitulé *L'Étranger au ballon rouge*.

La domination de l'autre, principal enjeu de la sexualité dans le corpus, sert de jalon à notre démarche. Le désir et le fantasme sexuels semblent avoir comme finalité l'asservissement et la soumission de l'autre et, empruntant les formes les plus paradoxales, suscitent une remise en question des rapports amoureux qui met en relief la part de dénonciation de l'auteur.

L'évidence de la fonction narcissique du désir se fait plus particulièrement sentir dans « Les esclaves » où elle se trouve renforcée par une perspective de miroir. Dans cette optique, la possession de l'autre, souvent équivoque, et la négation de son identité font du même l'« unique objet de son propre désir ». (p. 35)

Enfin, la peur de l'autre, phénomène récurrent dans les relations entre les personnages et leurs quêtes effrénées de plaisir et de pouvoir, enclenche le processus de domination des uns par les autres.

Avec « M. Thouin », le fantasme sexuel masculin, qui se présente sous le couvert de la fantaisie, intègre des éléments qui suggèrent la domination de l'autre: désir de possession, agressivité et peur. Des bottes rouges viennent perturber l'existence d'un vieux fonctionnaire qui nourrit une véritable passion à leur endroit et, succombant à leur charme, les achète. Il les trouve vite encombrantes et cherchera à s'en débarrasser par tous les moyens. « M. Thouin » est vraiment le seul récit du recueil (*L'Étranger au ballon rouge*) qui ose aborder la sexualité, quoique de manière implicite, en soulignant la question du fétichisme sexuel chez l'homme. Fantasme qui se présente comme une figure synecdotique de la femme et que nous pouvons déjà percevoir comme un embryon de possession de l'autre.

Dès le début du récit, le problème de la possession (à l'origine de la domination et de la violence) est posé et dénoncé par l'auteur: « Tuer le désir par la possession. » (p. 90) Désir, par ailleurs, que le narrateur semble incapable d'assumer puisque la peur prend vite le dessus. À cet effet, le fantasme victimisant de l'homme est révélateur de cette peur qui s'impose à lui. N'est pas dominé qui croit dans cette pseudo-relation qui finira dans le sang et où la peur et la culpabilité génèrent l'échec et la domination du sujet initial de la quête. Le fantasme déclenche donc l'agressivité et la violence, atténuées toutefois par l'ambiance fantastique et onirique du récit, et présage un peu le flot d'érotisme débridé qui marquera la suite de l'œuvre de Jean-Yves Soucy. La fascination que les bottes exercent sur M. Thouin présente certaines analogies avec une relation amoureuse. Ces objets lui inspirent une grande passion et en même temps une certaine peur. Notons qu'il est également intimidé par elles. Enfin, la folie semble intervenir lorsqu'il attribue aux bottes un regard amoureux et un miaulement de chatte.

Métaphore de l'amour, le fantasme sexuel masculin engendre ici la violence et la destruction. Il est indéniable que cette « relation » en est une de pouvoir. Thouin veut littéralement posséder les bottes qui, en fait, le dominent et causeront sa perte.

Le fantasme, dans son expression la plus violente, commence vraiment à s'affirmer avec « Les esclaves ». La domination de l'autre,

manifestation récurrente du désir chez Soucy, y émerge de manière plus évidente que dans ses autres textes. Dans cette longue nouvelle, développée en quatre « mouvements », le plaisir, presque orgasmique, découlant de l'asservissement et de l'humiliation, atteint un niveau paroxystique. Des motifs pécuniaires poussent Francine Nadeau, alias Clara, à se mettre au service d'une clientèle masculine de type sado-masochiste. Cette clientèle est exclusivement composée d'hommes d'âge mûr menant de brillantes carrières et intéressés par une relation d'autorité. Les rapports entre Clara et ses clients ont ceci de particulier qu'ils sont tellement complexes qu'on serait bien en peine de préciser qui domine l'autre. Elle les domine certes mais avec la complicité et le consentement des victimes. Dans cette « esthétique de la domination » (p. 8), le fantasme masculin s'avère déterminant. Un processus d'idéalisation de la femme privilégie des relations où les contacts sexuels sont inexistants. La recherche désespérée et excessive d'autorité chez la femme par l'homme confère à la première certains traits maternels. Elle met en évidence un besoin de sécurité affective de l'homme et, à cet effet, remet en question nos comportements amoureux: « Peut-être régresse-t-il aux rêves de son enfance? » (p. 16)

Par ailleurs, ce culte rendu à la souffrance n'est pas sans rappeler les pratiques religieuses d'antan, rapprochement que l'auteur établit lui-même par l'entremise de son personnage:

> Ce rapprochement avec la religion, Clara l'a effectué à maintes reprises. À ses yeux, les séances de domination s'inscrivent dans la tradition du catholicisme, rejouant le mythe du bon pasteur et du coupable, y compris le sacrifice et le lavage des fautes. Une confession: ils avouent leur culpabilité par leur attitude et attendent de la maîtresse la punition qui devient à la fois pénitence et absolution. Confession à rebours, pourrait-on dire, car elle précède la faute. Clara transforme le péché en la pulsion qu'il était à l'origine et fait répéter à ses clients un voyage semé d'embûches, traverser une « vallée de larmes », ce qui leur vaut la rédemption finale. (p. 36)

Dans le même ordre d'idées, considérons le rituel des séances dont le client détermine le déroulement et les modalités. Le fantasme masculin perpétue des relations de pouvoir qui s'avèrent d'autant plus subtiles qu'il intervertit les rôles. Les traitements que Clara inflige à ses

clients et la position de dominatrice qu'elle acquiert d'emblée ne changent rien au fait qu'elle est «avalée» par leur désir. Possédée, Clara prend goût à ce pouvoir et, se métamorphosant radicalement, perd son identité initiale et devient à son tour esclave du désir.

Illusoire, la domination de l'homme par la femme est tributaire de la volonté du premier. Le vrai pouvoir relève de l'homme qui exerce une influence économique indéniable. Soumise au désir ambivalent de ses clients, Clara gagne sa vie grâce à eux. Désir qui dès lors ne prend plus pour objet l'autre mais bien le même: « Mais il ne lui suffit que sa tortionnaire le regarde; il veut la voir le regarder, il doit se voir, lui, unique objet de son désir. » (p. 35)

Le narrateur d'« Amen » fait indéniablement l'objet d'une domination. Cloué sur un lit d'hôpital depuis un accident qui l'a rendu sourd, muet et aveugle, il se réfugie dans un univers intérieur regorgeant de violence et de sexualité intenses. L'odorat et le toucher revêtent évidemment beaucoup d'importance pour le narrateur qui ne possède que ces moyens pour communiquer avec le monde extérieur.

Jean-Yves Soucy s'acharne à dénoncer l'hypocrisie d'une société qui, en faisant mine de condamner le désir sexuel, en encourage l'expression violente:

> Quand on n'est plus devant le regard du monde, mais en soi, où le monde est devant notre propre regard, il ne subsiste que le sexe et la violence. Les nobles paroles, les beaux sentiments et la moralité dont s'enorgueillit l'humanité, de la frime ! Si l'on arrache les masques et les oripeaux dont nous affuble le carnaval de la civilisation, l'on trouve la violence dénaturée et le désir dévoyé qui, empêchés de s'exprimer, deviennent le cancer qui nous ronge tous. (p. 15-16)

Le narrateur est dominé si l'on tient compte du fait qu'il subit l'influence du monde extérieur: ses activités masturbatoires sont réprimées par le personnel de l'hôpital et sa liaison (réelle ou imaginaire?) avec une employée qu'il surnomme « la directrice » renforce sa position de dominé accentuée par la passivité avec laquelle il vit cette relation. La sexualité se trouve dès lors dans les mains de la société qui la récupère et la codifie, entre autres en la banalisant: « [...] que l'on place des condoms dans les tiroirs de votre commode alors que vous avez seize ans, et cela vous enlève

toute envie de baiser [...] » (p. 31) Paradoxalement, cette société refuse au narrateur ce qu'elle lui reconnaissait autrefois: le droit au plaisir. À cet effet, l'auteur prône une redéfinition de la notion de plaisir et la réappropriation du corps, dénonçant entre autres choses la peur du désir et la soif maladive de sécurité: « Je me rappelais à quel point les gens détestent tout changement au rituel établi, fût-il une embellie du sort, une guérison ou le bonheur. » (p. 53)

Le narrateur, en dépit de ses handicaps, exerce une forme de domination sur les autres et les possède à sa manière en assumant son désir: « [...] je les possède, je les contrôle, je les manipule et ils en redemandent. Je monte sur la croix pour sauver l'humanité que représente cette foule à mes pieds [...] » (p. 58)

Notons que la violence dans l'expression de la sexualité réside moins dans l'acte sexuel que dans le processus de récupération de la société, laquelle, sous des dehors libertaires, dissimule des intentions de domination et refuse le droit à la différence. Banalisé, l'acte sexuel ne constitue plus une finalité, mais une manière d'exercer un pouvoir.

Dans le premier récit de *La Buse et l'Araignée*, « La buse », une fillette de dix ans, Sophie, séduit des hommes d'âge mûr dont elle exploite la naïveté et, ce faisant, s'approprie la mère. Sa perversion et le pouvoir que lui confèrent les mots ne sont pas sans rappeler la Bérénice Einberg de *L'Avalée des avalés* de Ducharme. Sophie s'ingénie à révéler à ses « prétendants » leur désir coupable et leur faiblesse, ce qui lui permet de les dominer. Il est intéressant de constater que les rôles normalement dévolus aux actants d'une relation pédophilique sont ici inversés: l'homme subit cette fois la domination de l'enfant. Notons toutefois que le combat de l'héroïne contre l'homme et son pouvoir de domination se justifie essentiellement par un désir de posséder la mère.

La culpabilité, d'un côté comme de l'autre, constitue un élément déterminant dans l'entreprise de domination de l'autre: « Il n'a pas encore compris ce qui s'est passé; aucun souvenir, cependant, il se sait coupable. Quelle autre explication? C'est ma plus douce vengeance, cette certitude qu'il a de sa culpabilité. » (p. 52)

Le lecteur est à même de constater que la domination n'est pas une caractéristique spécifiquement masculine dans ce récit. Il n'en

demeure pas moins que la femme, au bout du compte, fait les frais de cette relation de pouvoir puisque la possession de la mère par l'enfant définit la femme comme objet ultime de désir.

Dans « L'araignée », cet état de possession est plus manifeste. Alain, 15 ans, met tout en œuvre pour conquérir sa mère. De toutes les relations d'amour décrites par Jean-Yves Soucy, celle-ci est celle qui présente le plus de plénitude. Il vient s'ajouter à cette relation absolue une dose d'érotisme qui renforce la passion d'Alain pour sa mère. Le traitement de l'amour ici contraste étrangement avec la violence qui prévaut dans le récit précédent, quoiqu'une certaine tension marque ces deux versants de la passion. D'une nouvelle à l'autre, il semble y avoir inversion des rôles et des comportements masculins et féminins, comme si l'auteur privilégiait une certaine féminité chez l'homme et des traits masculins (puisque agressifs) chez la femme. Il n'en demeure pas moins que la possession et la domination perdurent. Elles se travestissent derrière un apparat de romantisme et de sensibilité exacerbée qui ne trompe personne. La femme conserve son rôle de dominée :

> L'hypocrisie avec laquelle nous dissimulons la nature de nos sentiments n'infirme en rien mon droit de propriété; elle ne sert qu'à ménager l'amour-propre de Nathalie, à lui épargner d'admettre qu'elle ne s'appartient plus, m'ayant tout donné, admettre que je n'existe pas en dehors d'elle car elle m'a tout pris, admettre que nos vies se confondent désormais et qu'il n'est de survie possible sans l'autre... (p. 150)

Comme quoi la domination peut être pavée de bons sentiments !

La domination, surtout sur le plan sexuel, fait l'objet d'une dénonciation constante par Jean-Yves Soucy dans son œuvre. L'auteur préconise une redéfinition totale de la notion de désir dont l'expression violente réside bien souvent dans la peur et la difficulté qu'éprouvent les personnages à assumer leur désir. À cet effet, l'attachement à l'enfance, qui se manifeste par la fixation sur la mère, s'avère un facteur déterminant. Tout un chacun est susceptible d'être l'objet d'une domination quelconque, mais la femme semble plus prédestinée à ce rôle, sans doute en raison de sa fonction maternelle qui permet à la société de la récupérer. Bien souvent, la domination s'effectue de manière inconsciente. Et ceci émerge à travers la complexité de certains personnages, aveuglés par leur désir et leur «bonne foi» incurable ! ***XYZ***